

eschait des querres de religion. Pierre de Liguier -
France Jolais.
1980

370

LA RAGE DE TUER

soumis à la terreur et reçoivent, par instructions écrites, le thème de leurs discours. On les menace de mort s'ils s'écartent de la ligne fixée : un jour Panigarolle ose parler de paix. Le Seize lui font savoir qu'il doit rectifier ses propos, sous peine d'être « cousu dans son froc » et jeté en Seine. Le prédicateur Boucher en averti le peuple : il ne suffit pas d'être débarrassé d'Henri III. Le Navarrais, « tyran exécré », doit être éliminé.

Informés de la défaite par un prisonnier, les Seize chargent le moine Christin de l'annoncer au peuple, le 16 mars 1591. Il s'acquitte de sa mission avec une éloquence théâtrale et commence son sermon sur le thème « quos ego amo, cargo et castigo » (Dieu châtie ceux qu'il aime). Un courrier l'interrompt, portant en chaire une missive. Christin la lit, s'écriant brusquement qu'il n'avait pas voulu que Dieu fit de lui un prophète... Puis il raconte la bataille à sa manière, terminant son prêche par une irrésistible exhortation à la résistance.

Henri IV s'attarde à Mantes. Les Ligueurs ont ainsi le temps de préparer la population à l'idée du siège. Toute tentative de conciliation est écartée. Plus de vingt cadavres de « politiques » sont jetés en Seine. La terreur se renforce. Les quelques curés restés fidèles à la cause royaliste (il y en a trois dans tout Paris) sont surveillés, menacés, mis en demeure de modifier leurs prêches. La délation n'a jamais été plus vigilante : il faut livrer aux Seize ceux qui font circuler sous le manteau les pamphlets royalistes, qui attribuent à la grâce de Dieu la victoire d'Ivry. Depuis le 15 avril, les Parisiens manquent de pain. Henri IV s'est emparé de toutes les villes de la périphérie. Le blocus est presque complet. La peur de la famine n'est pourtant pas de nature à changer leur état d'esprit. L'emprise de la Ligue est si forte qu'ils sont décidés à mourir de faim, plutôt que d'ouvrir leurs portes aux Huguenots. En mai l'armée royale a appris à ses dépens que l'on ne pouvait espérer prendre Paris sans lourdes pertes.

Le duc de Nemours, jeune frère utérin de Mayenne, a été nommé gouverneur de la ville, à 22 ans. Il a fait entrer, avant la fermeture complète des portes, une garnison de professionnels : 800 arquebusiers français, 1200 Allemands, 500 Suisses. La Ligue a décrété la mobilisation. Certains prédicateurs évoquaient la possibilité d'une levée générale dans le royaume. On est frappé par le prêche du recteur Rose, que lui prête la *Satire Ménippée*. Il y a, dit-il, en France, 700 000 clochers, dont Paris n'est compté que pour un : « qu'on prenne de chaque clocher un homme catholique soldoyé aux dépens de la paroisse et que les deniers soient maniés par des docteurs en théologie ou, pour le moins, gradués nommés, nous ferons douze cent

longue marche d'Henri de Navarre

371

02 AOUT 2000

de combattants et cinq cent mille pionniers. » Parodie burlesque ? La Ligue recrute sur les bases d'une véritable mobilisation : chaque quartier de Paris doit fournir 3 000 hommes armés ; soit, en tout, près de 50 000 hommes. A l'intérieur des remparts, 200 000 affamés, sans armes, le ventre creux, sont prêts à se défendre à coups de poing s'il le faut. Ils savent qu'ils ne peuvent tenir plus d'un mois : les stocks de grain permettent une distribution, pendant trente jours, d'une livre de pain par personne. Tous les jours Mendoza, l'ambassadeur d'Espagne, donne 120 écus sur sa cassette pour nourrir les indigents. On a ouvert hors des portes les « forains », vagabonds, réfugiés des villages voisins. On leur a rasé barbe et cheveux, pour qu'ils ne puissent rentrer. Les femmes ont été marquées. S'ils se font prendre à l'intérieur des murailles, ils seront fouettés.

La Ligue ne néglige rien pour entretenir le moral des meneurs : le 3 juin 1590 une étrange procession s'assemble dans les rues. Plus de 1 300 moines, curés, prédicateurs, colliers. Sur l'habit de leur ordre ils portent cuirasse. Ils ont le masque en tête, l'épée au côté, parfois des hallebardes au poing. Quelques-uns ont des arquebuses. Le légat du pape passe en revue cette armée de capucins, de carmes et de chanoines. L'évêque Rose est à leur tête, porteur d'un crucifix, accompagné de Panigarolle et des curés ligueurs. Seuls les Bénédictins et les célestins manquent à l'appel : la *Satire Ménippée* évoque le cortège burlesque : le recteur Rose, « la barbe et la tête rasée de frais, l'épée au côté et une pertuisane sur l'épaule... Maître Julien Pelletier, curé de Saint-Jacques, habillé de violet en gendarme scolastique, une brigandine sur le dos, avec l'épée et le poignard et une hallebarde sur l'épaule gauche en forme de cergent de bande, qui suait, poussait et haletait pour mettre chacun en rang et ordonnance ». Ces boute-feux ne quittent la procession que pour courir sus aux « politiques », ou pour faire station aux carrefours, devant quelque statue de saints. Les cérémonies, les prières, les sermons, les processions tournent souvent au spectacle populaire, voire à la saturnale. Dans la procession, dit l'Estoile, « hommes et femmes, filles et garçons, marchaient pêle-mêle ensemble, tout nus, et engendraient des fruits autres que ceux pour la fin desquels elle avait été instituée ». Les prédicateurs sont-ils débordés par les incontinences populaires ? Ils ne ménagent pas leurs efforts, pour orienter, du haut de la chaire, les pulsions de la foule : « ils prêchent deux fois par jour, écrit Panigarolle au duc de Savoie, en chacune église, avec une telle menée qu'ils ont confirmé le peuple à cette résolution de vouloir plutôt mourir que de se rendre, et menacent le premier qui parlerait de composition. » Les prédicateurs agissent sur ordre des Seize, qui les surveil-

lent sans cesse. Mendoza et le légat du pape Gaetano entretien-
nent leur flamme, quand il le faut, de leurs doublons. Les
duchesses et Nemours lui-même parcourent les rues pour
ranimer les courages. Gaetano ne désapprouve pas ceux des
prêcheurs qui affirment que, si cela s'avérait nécessaire, il
prêcheraient contre le pape lui-même.

1590
En juin, les vivres manquent... Les ornements d'église
avaient été vendus, ainsi que la vaisselle précieuse des seigneurs
et des bourgeois. Le blé avait atteint des taux considérables.
Dans les « chaudières d'Espagne », on faisait cuire, à chaque
carrefour, une soupe indigeste d'avoine et de son pour les
affamés. « On ne rencontrait dans la ville, dit un témoin, que
chaudières d'herbes cuites sans sel, marmites de char de
cheval, âne et mulet. Les cuirs même se vendaient cuits. Il y
manger des chiens morts tout crus parmi les rues, ainsi que des
os de chien moulus. » Panigarolle affirme que les serpents
courageaient les rues. On parle de « faire passer sous la meule de
par le moulin les os des morts qui sont aux Innocents de Paris
et les réduire en poudre, pour d'icelle trempée et mollifiée avec
de l'eau en faire du pain ». On assure que les premiers affamés
qui tentèrent cette expérience périrent aussitôt. Au milieu
d'août, des lansquenets se livrent, dans les rues, à la chasse des
enfants vivants. D'autres, au péril de leur vie, sortent des
remparts pour moissonner hâtivement quelques gerbes de
grains. « Je n'ai qu'un enfant, déclare alors Bussy-Leclerc, un
des Seize. Je le mangerai à belles dents plutôt que de le
rendre jamais. »

30 000 morts par famine au 20 août : le siège s'est considé-
resserré, les abbayes hors des murs sont occupées ; les Parisiens
ne peuvent faire un pas hors des remparts. Les riches mangent
ils encore ? On dit que le roi fait entrer secrètement des vivres
pour nourrir les duchesses. Pierre de l'Estoile affirme qu'il a
payé fort cher du beurre au marché noir. Mais l'hécatombe est
telle dans la population que le roi, par humanité, doit commencer
à faire sortir les femmes, les enfants, les écoliers, les mendiants.
On assure que quelques-uns réussissent à franchir les murailles
contre espèces sonnantes. Bien des bourgeois sont las des
privations. Ils ont épuisé les lourds coffres à grains, fermés jour
et nuit par des serrures italiennes à chiffres. Avec un mois de
vivres, le siège dure déjà depuis quatre mois. Il faut périodiquement
des « politiques » qui tentent d'amener la
foule pour obtenir la paix.

Nemours et les autres chefs décident enfin d'envoyer au roi
des messagers. Pour négocier avec un hérétique, on demande

02 AOUT 2000

avant l'accord de trois théologiens jésuites, Epinac,
de Lyon, et Gondy, évêque de Paris, sortent des
pour demander la paix. Henri IV promet des pendai-
centaines si la ville ne se rend immédiatement.
L'accord n'est possible : le roi veut finir, à tout prix,
l'arrivée de l'armée de secours. Le prince Alexandre
de Savoie, qui la commande, est vieux, malade et fatigué. Mais
Henri IV sait qu'il l'aura.

Il rejoint, le 30 août, les troupes de l'armée de Mayenne à
Lagny. Henri IV se réjouit de les affronter ; il lève aussitôt
de Paris, et remonte la Marne avec toute son armée. Mais
un soldat espagnol s'est retranché dans une forte position
sur les hauteurs de Claye et les marais de la Marne. Les adversaires
n'osent pas s'attaquer. Le 7 septembre, Farnèse
parvient à faire franchir la Marne sur un pont de bateaux à une
partie de son armée qui prend Lagny. Par la Marne, le duc peut
renforcer la capitale : Paris est sauvé. C'est un miracle !
Aussitôt le prédicateur évêque Panigarolle.

Farnèse continue son avance, le long de la Marne. Il occupe
Maur. Henri IV, dont l'armée se décourage, tente un
assaut de main au faubourg Saint Antoine, qui échoue. Bientôt
deux autres soldats, Corbeil sont dégagés. Partout la moisson est faite :
les provisions de vivre circulent sur la Marne et la Seine. Henri IV
poursuit en vain les Espagnols. Ils se retirent en bon ordre sur
les hauteurs de Landres, leur mission accomplie : ils ont dégagé la capitale.
Ils ne peuvent faire plus. Ils avancent en pays étranger : les
passages, les passages d'armées, se sont organisés : ils
ont recruté les traînards ; les capitaines espagnols ne s'enten-
tent pas avec ceux de Mayenne. Pourquoi s'obstiner contre le
dangereux terrain dont on connaît maintenant la « furie » à la bataille ?
La tactique de Farnèse consiste à refuser l'engagement, à
attendre aussitôt les Pays-Bas où, de nouveau, la révolte couve.
L'armée du Béarnais s'est dérobée, écrit-il hypocritement à
Philippe II, sans risquer la bataille. »

C'est vrai, Henri IV a manqué d'audace. Ses gentilshommes,
éprouvés par la crise économique qui fait rage dans les provinces,
ne veulent pas l'attendre. La flambée des prix ruine les fortunes
nobles. Ils veulent rentrer chez eux. Conti regagne la
Normandie, Longueville la Picardie, Nevers la Champagne,
le duc de Savoie la Normandie et le maréchal d'Aumont la Bourgo-
gne, avec leurs gens. L'armée du roi éclate.

Les consignes d'agitation dans les provinces, lancées par
Philippe II, portent leurs fruits : Don Juan d'Aquila apporte au
duc de Mercœur, maître de la Bretagne, le renfort de
10 000 Espagnols, débarqués à Blavet. Au début d'octobre 1590,
le duc de Savoie a envahi la Provence, poussant, sur la côte,